



10

photo © Alice Piemme

Casimir de la compagnie Arts & Couleurs

Optimisme et fins heureuses

Il y a quelques années, alors que je faisais la file dans une librairie bruxelloise, mon regard s'est posé malgré moi sur un livre de l'historien et journaliste Rutger Bregman: *Humanité. Une histoire optimiste*. Un peu machinalement, et pour tromper mon impatience, je me suis mis à lire son quatrième de couverture: *Ce livre expose une idée radicale. C'est une idée qui angoisse les puissants depuis des siècles. Une idée dont les médias parlent rarement et que l'histoire semble sans cesse réfuter. Pourtant, c'est une idée qui trouve ses fondements dans quasiment tous les domaines de la science. [...] L'idée en question? La plupart des gens sont bons.*

Tandis que je feuillette l'épais essai, je découvre qu'il est notamment question du roman de William Golding, *Sa majesté des mouches*¹, d'un fameux fait divers (celui dit des *37 témoins*)², ou de l'expérience de l'université de Stanford³ – un roman, un fait divers et une expérience généralement sollicités lorsqu'il s'agit d'appuyer l'idée que les humains sont par nature cruels, égoïstes, agressifs. Or, ce que propose Bregman, c'est un réjouissant travail de déconstruction. On apprend ainsi que des naufragés, dans la *vraie vie*, ne se sont pas comportés comme leurs homologues de fiction. Que les médias ont tiré des conclusions erronées à l'époque de l'affaire des 37 témoins. Qu'il est reconnu aujourd'hui que l'expérience de Stanford n'est pas scientifiquement valide. Et Bregman de défendre dans son livre la montée en puissance de cet être sensible et sociable qu'est l'*homo mignon*. Les gens seraient plutôt bons ? Une idée optimiste qui ne va pas de soi tant les médias et les fictions semblent en permanence nous assurer le contraire. Intrigué, j'achète le livre.

Qu'on le veuille ou non, nous sommes plus sensibles au négatif qu'au positif, écrit ainsi Bregman. Lorsque nous étions des chasseurs-cueilleurs, il y a des centaines de milliers d'années, il valait cent fois mieux avoir peur d'une araignée ou d'un serpent que de ne pas s'en méfier. On ne risquait pas de mourir d'un excès de peur, mais bien d'un manque de méfiance. Notre cerveau, programmé à se focaliser sur le négatif, distordrait ainsi notre rapport au monde, explique Bregman. Or, entretenir avec lui une attitude de méfiance et de suspicion a des conséquences sur nos comportements. Un seul exemple : lorsque l'ouragan Katrina dévaste La Nouvelle Orléans en 2005, les secours tardent à intervenir parce que, dit-on, la ville serait devenue une zone de non droit, la proie de survivants revenus à un état de barbarie – une idée largement entretenue à l'époque par les médias américains et qui correspond à la représentation que nous nous faisons généralement de populations en état de survie. On sait aujourd'hui qu'il n'en était rien et que les habitants de La Nouvelle Orléans, loin d'avoir sombré sans la

sauvagerie, avaient au contraire mis en place des stratégies de coopération et de solidarité.

Octobre 2024. Alors que je prépare un cours sur Shakespeare pour mes étudiants et étudiantes du Conservatoire de Mons (Arts2), je tombe sur une réflexion de la chercheuse Szarah Hatchuel dans son livre *L'Ecran shakespearien*. Pour elle, la réception mitigée des dernières œuvres du dramaturge anglais (parmi lesquelles *La Tempête* ou *Le Conte d'hiver*), serait dû à... leur optimisme : commencées comme de sombres tragédies, elles auraient le défaut, aux yeux du public et de la critique, de se terminer par une fin heureuse – loin, très loin des fins désespérées et sanglantes attendues chez l'auteur de *Macbeth* ou du *Roi Lear*. *En écrivant les romances à la fin de sa carrière, écrit Szarah Hatchuel, Shakespeare met en avant non seulement la force de l'imaginaire, mais aussi la valeur de la fiction et le pouvoir de l'art, en général.*

Aborder la théorie de Szara Hatchuel à mon cours, me dis-je alors, serait une belle occasion de parler du livre de Bregman, et de discuter avec eux de cette idée, bien ancrée dans les milieux culturels, que plus une œuvre est sombre, noire et violente, plus elle reflète la réalité de notre monde et plus elle a de la valeur. Je me réjouis à l'idée de voir mes étudiantes et étudiants batailler contre ma défense de l'optimisme – comme c'est souvent le cas lorsque j'aborde Bregman avec des amis (essayez, vous verrez). N'est-il pas communément admis qu'on ne fait pas de l'art avec de bons sentiments ? Or, à ma grande surprise, tous et toutes opinent et abondent dans mon sens. La bataille n'aura pas lieu. C'est alors qu'une étudiante me parle d'un livre écrit par une autrice jeunesse, Coline Pierré. Son titre : *Eloge des fins heureuses*.

Plaidoyer pour l'imagination, ce bref essai se fait ainsi l'éloge tout aussi bien des comédies romantiques que des films de Frank Capra, ce réalisateur américain à qui l'on a souvent reproché ses fins irréalistes, idéalistes et peu vraisem-

blables : à la fin de *M. Smith au sénat*, M. Smith (incarné par James Stewart) ne gagne-t-il pas, contre toute attente, son combat contre la corruption à Washington, et cela avec l'aide de gentils petits scouts ? Les cyniques ricanent. Pas François Truffaut qui écrivait très justement : *Vous étiez le navigateur qui connaissait le mieux l'art d'entraîner ses personnages au plus profond des situations humaines désespérées, avant de redresser la barre et de faire s'accomplir le miracle qui nous permettait de quitter la salle en reprenant confiance dans la vie.*

Et si on offrait un exemplaire de cet *Eloge des fins heureuses* à Christian Machiels et Cali Kroonen, respectivement directeur et directrice de *Pierre de Lune* et du théâtre de *La montagne magique* ? Et si on leur demandait comment cette question infuse ou non leurs choix de programmation dans le théâtre jeune public ? Rencontres.

Christian Machiels / J'ai l'impression que la question des fins optimistes est au centre des préoccupations des metteurs et metteuses en scène du théâtre jeune public. Même si le sujet est difficile, il faut de la lumière au bout du tunnel.

Cali Kroonen / Un des seuls spectacles avec une fin malheureuse auquel je pense, c'est *Casimir*, de la compagnie *Arts & Couleurs*. Là, cette fin malheureuse est annoncée dès la première phrase du spectacle : *Pourquoi sont-ils partis ?* Cela crée directement comme une distanciation.

Ça parle de quoi, ce spectacle ?

CK / C'est l'histoire d'un village qui accueille une famille en train d'errer dans le froid. Cette famille s'installe dans une maison à la lisière du village, invite ses habitants,

¹ Dans ce roman célèbre, publié en 1954, des adolescents, échoués sur une île déserte, basculent dans la violence la plus extrême.

² En 1964, Catherine Genovese est assassinée à New York, dans *l'indifférence générale* a-t-on écrit à l'époque, alors que trente-sept témoins auraient pu intervenir et prévenir la police.

³ Des étudiants participent à une expérience. Certains doivent jouer le rôle de prisonniers, les autres, de gardiens de prison. L'expérience dégénère, les *gardiens de prison* se comportant comme des tortionnaires.

organise une grande fête. A la fin, le village les expulse. Mais la gouaille des comédiens et comédiennes, la scénographie qui, en permanence, vient titiller l'émerveillement, tout accompagne cette fin malheureuse.

La distanciation dont tu parles, c'est ce qui permet aux enfants de réfléchir aux raisons du départ ?

CK / Le simple fait d'annoncer la fin permet à l'enfant de rentrer dans l'histoire en se préparant déjà au fait qu'elle ne sera pas heureuse. Nous étions étonnés de la profondeur du dialogue qui se créait entre les enfants après le spectacle. Sinon, je suis d'accord avec ce que dit Christian : dans le théâtre pour enfants, habituellement, les fins sont heureuses. Suzanne Lebeau⁴, une autrice québécoise qui a traité de sujets aussi lourds que l'inceste ou de la mort d'un enfant, insiste sur le fait qu'on ne peut pas laisser un enfant sans espoir, sans possible. Dans les spectacles pour adolescents, par contre, les esthétiques deviennent vite plus réalistes. On fait moins appel au langage symbolique, à la métaphore, à l'imaginaire. Et les thématiques choisies sont la plupart du temps très sombres.

Quels genres de thématiques ?

CM / Le suicide, la grossophobie, la violence, le harcèlement... Ces thèmes répondent à une demande. Les professeurs nous disent qu'une pièce peut être un excellent point de départ pour parler de sujets qu'ils n'arrivent pas à aborder autrement. Du coup, ces spectacles sont systématiquement accompagnés par des interventions avant ou après la représentation. Mais j'ai aussi des enseignants qui demandent des spectacles que l'on puisse voir juste pour le plaisir. Avec le *Botanique*, par exemple, nous organisons des concerts pour les adolescents. Il n'y a pas de dossier pédagogique, pas de préparation, ils sont debout, les classes se mélangent. On aimerait inventer un système où ils viendraient voir un concert au *Bota* et, par exemple, une pièce sur le harcèlement.

CK / Chez nous, je crois qu'on n'ouvre jamais la porte sur un spectacle via la thématique. Ce qui nous intéresse, c'est le rapport au public, le lien à l'imaginaire. Quand une thématique sert pédagogiquement à aborder un problème en classe, pour moi, on instrumentalise le théâtre. À *La montagne magique*, si nous souhaitons créer du dialogue autour d'une pièce, nous allons prendre une journée, mélanger trois

classes qui viennent de milieux socio-économiques culturels différents, leur faire vivre le spectacle ensemble, organiser une rencontre avec les artistes, et puis passer à un atelier créatif. L'art aide à découvrir que l'on est beaucoup plus grand et plus complexe que ce qu'on croyait. Nous leur donnons aussi la parole – le théâtre devient un lieu d'expression et d'échanges pour les jeunes.

CM / A *Pierre de Lune*, nous cherchons aussi des spectacles où le langage n'est pas un véhicule premier de compréhension – la danse, par exemple, ou le *nouveau cirque*. Cela permet de se raconter sa propre histoire, de ne pas se sentir bête de ne pas tout comprendre.

Je voudrais revenir sur ce que vous disiez tout à l'heure sur les esthétiques réalistes dans le théâtre pour adolescents. C'est quelque chose qui est très présent également dans le théâtre dit adulte – je pense au théâtre documentaire ou au théâtre témoignage. Coline Pierré, l'autrice de l'Eloge des fins heureuses, défend, au contraire, l'importance de la fiction et de l'imaginaire comme force de transformation de la société. ?

CM / J'ai l'impression que quand je vais voir des spectacles pour adultes où l'on me parle du quotidien, je suis là pour le comprendre. Dans les spectacles jeune public, effectivement, on est là pour le transformer.

CK / L'enfant n'a pas encore la conscience de la distinction entre le réel et l'imaginaire. Souvent, à la fin d'un spectacle, ils ne font plus la différence entre l'acteur et le personnage. Dans le spectacle *Rencontre avec Michel B.*, du *BOB* théâtre, un acteur joue le rôle d'un repris de justice qui vient sur la scène nous raconter son parcours – on a vraiment l'impression d'assister à une conférence. S'il cherche à sortir du cadre dans lequel il est enfermé, un homme, au bord du plateau, appuiera sur un bouton rouge pour lui envoyer une décharge électrique afin de garantir notre sécurité, nous dit-on. Donc il commence par te raconter son histoire de façon tout à fait réaliste. Peu à peu, on réalise qu'on est face à un ogre – on bascule dans le conte. A la fin de la pièce, il se lève, se jette sur le public pendant que le type en bord de scène essaye d'appuyer sur le bouton rouge, et là, c'est le noir. Le public est horrifié. Les ados avec qui j'ai vu le spectacle se sont levés pour s'encourir. La force de l'imaginaire !

Dans Résister, Salomé Saqué dit que la lutte contre l'extrême droite passe par la création de nouveaux imaginaires. Et par la joie !

CK / Eva Illouz, une sociologue franco-israélienne, a écrit un livre sur le pouvoir des émotions dans les autocraties⁵. Israël actuellement, par exemple, ne joue que sur quatre émotions : la peur, le ressentiment, le dégoût et l'amour de la patrie. Notre résistance à nous, elle est dans le fait de proposer d'autres émotions que ces quatre-là, des émotions qui poussent un tout petit peu à aimer l'autre.

La Palais de Tokyo, à Paris, proposait récemment une très belle exposition qui s'appelait Joie collective. Apprendre à flamboyer ! – la joie collective comme un horizon auquel se raccrocher, une utopie à réaliser ensemble.

CM / Le secteur culturel a manifesté récemment place de la Monnaie pour réagir aux mesures envisagées par le gouvernement sur le statut d'artiste, ou aux déclarations de Bouchez sur le fait qu'il n'est pas nécessaire d'aider la culture. On pensait qu'on serait deux cents, on était deux mille. Ça nous a soudés.

CK / On avait moins peur.

CM / C'est aussi ce truc que l'on ne peut ressentir qu'au théâtre – le fait d'être rassemblés, une sorte de réaction chimique porteuse d'attention à l'autre, de bienveillance, mais tout en disant les choses. Quand j'ai terminé la lecture de *Eloge des fins heureuses*, je me suis dit que dans le théâtre jeune public, quand même, on faisait le taf. Après, moi, ce que je ferais bien, c'est l'éloge des sorties heureuses. Pour les adolescents, le théâtre, c'est quand même souvent un truc obligatoire où l'on va en trainant des pieds. Si on arrive à faire en sorte que le fait même d'aller voir un spectacle est ressenti comme un plaisir, alors on peut commencer à leur parler de choses un peu plus dures.

Suite à la réélection de Donald Trump, Vince Gilligan, le créateur de la série *Breaking Bad*, a dit : *Nous vivons une époque où les vrais méchants détiennent le pouvoir. Notre pays est profondément divisé, mais nous sommes tous d'accord sur une chose : il y a trop de méchants. Je vous propose donc d'écrire plus de personnages de gentils.* Toutes ces grandes séries que nous avons aimées, *Les Sopranos*, *Mad Men*, *Breaking Bad*, avaient comme héros principal des personnages peu recommandables, violents, agressifs.

CK / Dans le théâtre jeune public, nous sommes du côté des enfants et des ados à qui nous devons toujours donner de la lumière. J'ai d'ailleurs l'impression qu'il y a de plus en plus d'adultes qui viennent voir du théâtre jeune public, même sans enfant, pour chercher leur dose de lumière. Et de liberté !

Beaucoup de théâtres programment du théâtre jeune public, aujourd'hui, attirant toutes les générations. Peut-être certains adultes se retrouvent-ils davantage dans ces spectacles-là. Chez les metteurs et les metteuses en scène du théâtre dit adulte, il y a parfois une volonté de proposer la vision la plus sombre et la plus noire possible de l'humanité, au risque de complaisance.

CM / La question, c'est : est-ce que le bonheur est théâtral ? Moi je n'ai pas vu beaucoup de spectacles pour adultes où j'ai ri, pris du plaisir et qui m'ont vraiment marqué.

Yves Hunstadt et *La Tragédie comique* ?

CM / Oui, Yves Hunstadt. Mais c'est peut-être une exception. Par contre, les premiers spectacles de Roméo Castellucci m'accompagnent toujours... En tant que spectateur, je trouve que le théâtre doit prendre en charge ce qui est difficile, ce qui est inavouable, ce qui est intenable dans nos vies. Ça me paraît d'une importance capitale parce que ça, il n'y a que le théâtre qui peut le faire. Pourquoi ? Parce que, encore une fois, on est rassemblés. Et parce qu'à la fin la crapule qui a menti, qui a harcelé, qui a tué, vient saluer avec un grand sourire. Le théâtre, c'est du jeu. Et ça je trouve que ça change la donne. Cela fait du bien de voir ses défauts sur une scène, de déposer là ses pulsions les plus inavouables. Philippe Val a dit un jour que c'est peut-être grâce au nombre de morts dans les pièces de Shakespeare que l'on évite des carnages.

C'est le rôle cathartique du théâtre depuis au moins la tragédie grecque. Par la représentation de la catastrophe sur la scène, mais aussi par les chants et les danses, il permettait de purger les spectateurs collectivement de leurs douleurs. C'est peut-être cet héritage-là qui rend difficile, parfois, de penser et concevoir une œuvre *optimiste*. C'est la question, en tous cas, que le livre de Coline Pierré nous pose.

Régis Duqué



⁴ Voir sa bibliographie dans le répertoire du CEAD : www.cead.qc.ca/_cead_repertoire/id_auteur/227

⁵ *Explosive modernité, Malaise dans la vie intérieure*, 2025, Ed. Gallimard.